

NEMOURS

Un prêtre, confident d'un prince de la terre,
Dans le lieu d'où je viens a connu ce mystère.

FRANÇOIS DE PAULE

Un prêtre !

NEMOURS

Et quand l'hostie a passé dans mon sein
Lui-même a dit tout bas : Accomplis ton dessein.

FRANÇOIS DE PAULE

Il est donc juste ?

NEMOURS

Oui, juste, et le ciel l'autorise ;
Consacrez par vos vœux ma pieuse entreprise.

(Il s'agenouille.)

FRANÇOIS DE PAULE

L'Eternel, ô mon fils ! te voit à mes genoux ;
Que son esprit t'éclaire et descende entre nous.

NEMOURS

Maudissez l'assassin pour qu'il me l'abandonne.

FRANÇOIS DE PAULE

Serviteur de celui qui meurt et qui pardonne,
Je ne sais pas maudire.

NEMOURS

Alors bénissez-moi.

FRANÇOIS DE PAULE

J'y consens, sois béni ; mais que puis-je pour toi !
Si ton cœur veut le mal, à ton heure dernière
De quoi te serviront mes vœux et ma prière ?
Et si tu fais le bien, tes œuvres parleront :
Mieux que moi, dans les cieus, elles te béniront.
Adieu !

NEMOURS, *se relevant.*

Qu'il soit ainsi ; je m'y soumetts d'avance.

FRANÇOIS DE PAULE

Vous reverrai-je encor ?

NEMOURS

C'est ma seule espérance.

FRANÇOIS DE PAULE

Dans ce lieu même ?

NEMOURS

Ailleurs.

FRANÇOIS DE PAULE

Près du roi ?

NEMOURS

Devant Dieu.

FRANÇOIS DE PAULE

Mais j'irai vous attendre.

NEMOURS

Ou me rejoindre. Adieu.

ACTE DEUXIÈME

La salle du trône au Plessis-les-Tours.

SCÈNE I

MARIE, *seule.**(Elle est près d'une table, et arrange des fleurs qu'elle prend dans une corbeille.)*

D'abord les buis sacrés, puis les feuilles du chêne ;
Là, ces roses des champs ; bien : qu'un nœud les en-
[chaîne.

Plaçons entre des lis et des épis nouveaux
Ce lierre qui plus sombre... il croît sur les tombeaux ;
Un malade y verrait quelque funèbre image :
Non ; près du lis royal, la fleur d'heureux présage,
Celle qui ne meurt pas !...

SCÈNE II

MARIE, LE DAUPHIN

LE DAUPHIN, *tout bas après s'être approché doucement.*

Comme on flatte les rois !

MARIE, *se retournant.*

Monseigneur m'écoutait !

LE DAUPHIN

Enfin je vous revois !

MARIE, *qui veut se retirer.*

Pardon !...

LE DAUPHIN

Vous me quittez.

MARIE

Un soin pieux m'appelle ;
Notre-Dame-des-Bois m'attend dans sa chapelle.
Je lui porte une offrande ; on la fête aujourd'hui,
Et le roi va lui-même implorer son appui.

LE DAUPHIN

Voyez comme en ses vœux son âme est incertaine !
Il devait ce matin fatiguer, dans la plaine,
Ces lévriers nouveaux qu'il nourrit de sa main ;
Il voudra se distraire en essayant demain
Cet alezan doré que l'Angleterre envoie,
Ce faucon sans rival quand il fond sur sa proie ;
Ou récréer ses yeux d'une chasse aux flambeaux
Contre l'oiseau des nuits caché sous ces créneaux.
Pour tromper ses dégoûts, hélas ! peine inutile !
Je le plains : le bonheur me paraît si facile !
Il est partout pour moi : dans mes rêves, la nuit,
Dans le son qui m'éveille et le jour qui me luit,
Dans l'aspect de ces champs, dans l'air que je res-

[pire,

Marie, et dans vos yeux quand je vous vois sourire.

MARIE

Tout plaît à dix-sept ans, monseigneur, et plus tard
L'avenir, qui vous charme, épouvante un vieillard.
Mais un beau jour, des fleurs, les danses du village,
Vont égayer pour lui ce saint pèlerinage.
Il faut que je me hâte.

LE DAUPHIN

Achevons à nous deux.

MARIE

Seule, j'irai plus vite.

LE DAUPHIN

Arrêtez, je le veux.

MARIE, *en souriant.*

Le roi dit nous voulons.

LE DAUPHIN

Eh bien ! je vous en prie,

Restez.

MARIE

Pour un moment.

LE DAUPHIN

J'ai du chagrin, Marie.

MARIE

Vous ! se peut-il ?

LE DAUPHIN

Sans doute, et j'ai droit d'en avoir :
Mon amour pour mon père est sur lui sans pouvoir ;
Lorsqu'à son grand lever j'attends avec tristesse
Une douce parole, un regard de tendresse,
Vers moi, pour me parler, fait-il jamais un pas ?
Me voit-il seulement ? il ne m'aime donc pas.

MARIE

Quel penser !

LE DAUPHIN

Je le crains ; pourquoi, depuis l'enfance
Me laisser, loin de lui, languir dans l'ignorance ?
Ce noir château d'Amboise, où j'étais confiné,
M'a vu grandir, Marie, aux jeux abandonné,
Sans qu'on m'ait rien appris, sans que jamais
Fit palpiter mon cœur à des récits de gloire.
Que sais-je ? à peine lire, et chacun en sourit.
Mais comment à l'étude appliquer mon esprit ?
Je n'avais sous les yeux que le *Rosier des guerres.*

MARIE

Le roi l'a fait pour vous.

LE DAUPHIN

Des maximes sévères,

De beaux préceptes, oui ; mais...

MARIE

Quoi ?

LE DAUPHIN

C'est ennuyeux.

MARIE, *effrayée.*

Un ouvrage du roi !

LE DAUPHIN

Près de lui, dans ces lieux,
Je ne suis pas plus libre ; et dès que je m'éveille,
D'un regard inquiet, je vois qu'on me surveille.
Me craint-on ? qu'ai-je fait ? pourquoi me confier
Aux soins avilissants de ce maître Olivier ?

MARIE

Depuis qu'il est ministre, on l'appelle messire.

LE DAUPHIN

Il me laisse ignorer ce qu'il devrait me dire.
Mon oncle d'Orléans ne lui ressemble pas.

MARIE

C'est un nom qu'à la cour on prononce tout bas.

LE DAUPHIN

Des leçons de tous deux voyez la différence :
Olivier dit toujours que le roi c'est la France ;
Et lui : Mon beau neveu, me disait-il ici.
La France c'est le roi, mais c'est le peuple aussi,
Je crois qu'il a raison.

MARIE

C'est mon avis.

LE DAUPHIN

Je l'aime,

Mais moins que vous, amie !

MARIE

Il vous chérit lui-même.

LE DAUPHIN

Le jour de son départ il m'a fait un présent ;
(*Il tire un livre de son sein.*)

Regardez.

MARIE

Juste ciel ! c'est un livre...

LE DAUPHIN

Amusant ;

Qui parle de combats, de faits d'armes.

MARIE

Je tremble.

Si le roi le savait !

LE DAUPHIN

Voulez-vous lire ensemble ?

MARIE

Non, non.

LE DAUPHIN

Pourquoi ?

MARIE

J'ai peur.

LE DAUPHIN

Nous sommes sans témoins.

MARIE, *s'en allant.*

Non.

LE DAUPHIN

Je lirai donc seul ?

MARIE, *revenant et regardant par-dessus l'épaule du dauphin.*

Voyons le titre au moins.

LE DAUPHIN

Curieuse !

MARIE

Lisez.

LE DAUPHIN

Il faudra me reprendre

Si je dis mal.

MARIE

D'accord.

LE DAUPHIN

Ah ! qu'il est doux d'apprendre !

Je le sens près de vous.

MARIE, *allant s'asseoir près de la table.*

Commençons.

LE DAUPHIN, *posant le livre sur les genoux de Marie.*
M'y voici.

MARIE

Levez-vous, monseigneur.

LE DAUPHIN

Je suis bien.

MARIE, *le relevant.*

Mieux ainsi.

LE DAUPHIN, *lisant tandis que Marie tient le doigt sur la page.*

« La Chronique de France écrite en l'an de grâce...

MARIE

En l'an de grâce... eh bien ?

LE DAUPHIN

Des chiffres, je les passe

Et pour cause.

MARIE, *en riant.*

LE DAUPHIN

Méchante !

(*Il lit.*)

« Ou récit des tournois,
« Lahire... »

MARIE

Après ?

LE DAUPHIN

« Lahire, et... »

MARIE

Courage !

LE DAUPHIN

« Et... »

MARIE

« Xaintrailles. »

LE DAUPHIN

C'est un nom difficile.

MARIE

Un beau nom.

LE DAUPHIN, *lisant.*

« Des batailles,

» Où l'on vit comme quoi la fille d'un berger
» Sauva ledit royaume et chassa l'étranger. »

MARIE

Sous votre aïeul.

LE DAUPHIN

C'est Jeanne.

MARIE

On vous a parlé d'elle ?

LE DAUPHIN

Et puis d'une autre encor.

MARIE

Qui donc ?

LE DAUPHIN

Elle était belle.

Oh ! belle... comme vous.

MARIE

Reprenons.

LE DAUPHIN

Du feu roi,

Qui l'aimait d'amour tendre, elle reçut la foi.

MARIE

Qui vous a dit cela ?

LE DAUPHIN

Tout le monde et personne :

On raconte, j'écoute ; et, sans qu'on le soupçonne,
Je répète à part moi chaque mot que j'entend ;
Mais dès qu'on parle d'elle, inquiet, palpitant,

Un trouble qui m'étonne, à ce doux nom m'agite :
Je sens mon front rougir et mon cœur bat plus vite :
Je sais que pour lui plaire il défit les Anglais,
Qu'il lui donna des fiefs, des joyaux, des palais :
Car un roi peut donner tout ce que bon lui semble,
Tout, son cœur, sa couronne et son royaume en-
semble.

Moi, pauvre enfant de France, à qui rien n'est per-
mis,
Sans pouvoir dans le monde et presque sans amis,
Qui ne possède rien, ni joyaux, ni couronne,
Je n'ai que cette bague ; eh bien ! je vous la donne.

MARIE

Que faites-vous ?

LE DAUPHIN

Prenez.

MARIE

Monseigneur !

LE DAUPHIN

La voilà.

Elle a peu de valeur : n'importe, acceptez-la,
Et si je règne un jour...

MARIE, *avec effroi.*

Paix !

LE DAUPHIN

Montrez-moi ce gage ;

Ma parole royale, ici je vous l'engage ;
Ma foi de chevalier, je vous l'engage encor
Qu'il n'est titre si noble ou si riche trésor,
Ni faveur, ni merci, ni grâce en ma puissance,
Qui vous soient refusés par ma reconnaissance.

MARIE

Votre altesse le jure : en lui rendant ce don,
Même d'un exilé j'obtiendrais le pardon ?

LE DAUPHIN, *vivement.*

Quel est-il ?

MARIE

Un Français qui pleure sa patrie.

LE DAUPHIN

Vous l'aimez ?

MARIE

Pourquoi non ?

LE DAUPHIN

Vous l'aimez, vous Marie !
Rendez-moi cet anneau.

MARIE.

J'obéis, monseigneur.

LE DAUPHIN

Non : trahir un serment, c'est forfaire à l'honneur.
Le mal que je ressens, je ne puis le comprendre ;
Mais ce qu'on a donné ne saurait se reprendre ;
Gardez : de mon bonheur advienne que pourra,
Le dauphin a promis, le roi s'en souviendra.

MARIE

On vient.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, COMMINE.

COMMINE

Sa Majesté fait chercher votre Altesse.

LE DAUPHIN

Elle a parlé de moi ! comment ? avec tendresse ?
Dites, mon bon Commine, est-ce un juge en courroux,
Un père qui m'attend ?

COMMINE

Prince, rassurez-vous.

Précédé des hérauts de Bourgogne et de Flandre,
L'envoyé du duc Charle au Plessis doit se rendre :
Jaloux de l'honorer, le roi veut aujourd'hui
Qu'il soit par votre Altesse amené devant lui.

LE DAUPHIN

Surpris, j'ai malgré moi tremblé comme un coupable :
Grand Dieu, que pour son fils un père est redoutable !
Quand j'aborde le mien, immobile, sans voix,
Je me soutiens à peine, et lorsque je le vois
Fixer sur mon visage en serrant la paupière,
Ses yeux demi-fermés, d'où jaillit la lumière,
Pour dompter mon effroi tout mon amour est vain :
Je l'aime et je frissonne en lui baisant la main.

COMMINE

Cher prince !

LE DAUPHIN

Mais je cours...

(Revenant prendre son livre sur la table.)

O ciel ! quelle imprudence !

COMMINE

Qu'avez-vous donc ?

LE DAUPHIN

Marie est dans ma confiance :

(A Marie.)

J'ai mon ministre aussi. Vous ne direz rien ?

MARIE

Non.

LE DAUPHIN, *en sortant.*

C'est un secret d'état, messire d'Argenton.

Adieu !

SCÈNE IV

COMMINE, MARIE.

COMMINE

Laissez-moi seul.

MARIE

Pourquoi ce front sévère ?

COMMINE

Vous oubliez trop tôt ce que dit votre père.
Souvenez-vous du moins que Louis veut plus tard
Vous revoir au Plessis avant votre départ.

MARIE, *d'un air caressant.*

Pas un mot d'amitié, quoi pas même un sourire ?
Plus de courroux !... pardon !

COMMINE, *lui donnant un baiser.*

J'ai tort.

MARIE

Je me retire ;

Et quant à monseigneur, je saurai l'éviter :

Oui, je vous le promets, dussé-je l'irriter.

COMMINE, *vivement.*

L'irriter ! non pas, non ; tout pousser à l'extrême,
C'est nuire à vous, ma fille, et peut-être... à moi-
[même.]

Quand le présent finit, ménageons l'avenir :

Du roi qu'on a vu prince on peut tout obtenir.

Oubli ! c'est le grand mot d'un règne qui commence
Et pour un exilé j'ai besoin de clémence.
Pensez-y quelquefois.

MARIE

Ah ! j'y pense toujours,
Et je porte à mon doigt la grâce de Nemours.
(*Elle sort par la droite, emportant la corbeille.*)

SCÈNE V

COMMINE

Le comte de Réthel devant moi va paraître :
Achetez son secours ; j'en ai l'ordre : mon maître
A, d'un seul trait de plume au bas d'un parchemin,
Conquis plus de duchés que le glaive à la main.
Aussi, bien convaincu du néant de la gloire,
Il sait qu'un bon traité vaut mieux qu'une victoire.
L'or est un grand ministre : il agira pour nous.

UN OFFICIER DU CHATEAU, *annonçant.*

Le comte de Réthel !

SCÈNE VI

NEMOURS, COMMINE.

COMMINE

Dieu ! qu'ai-je vu ? c'est vous.

Vous, Nemours !

NEMOURS

Voilà donc le tombeau qu'il habite !

C'est ici !

COMMINE

Cachez mieux l'horreur qui vous agite.

Ici l'écho dénonce, et les murs ont des yeux.

NEMOURS

Digne séjour d'un roi ! J'ai vu près de ces lieux
Des œuvres de Tristan la trace encor sanglante :
L'eau du Cher, où flottait sa justice effrayante ;
Ces pièges, qui des tours défendent les abords ;
Ces rameaux qui pliaient sous les restes des morts.

COMMINE

Et vous avez franchi le seuil de cet asile !

NEMOURS

Je l'ai fait.

COMMINE

Malheureux !

NEMOURS

Qui, moi ? je suis tranquille :

Hormis vous et Coitier, nul ne sait mon secret.

Commime, de vous deux quel sera l'indiscret ?

COMMINE

Aucun.

NEMOURS

Comment le roi peut-il donc reconnaître
Celui qu'en sa présence il n'a fait comparaître
Qu'une fois, que le jour où, conduits par la main,
Mes deux frères et moi... Des enfants !... l'inhu-
Sous leur père expirant !... [main !...]

COMMINE

Calmez-vous.

NEMOURS

Je frissonne.

Vous lui pardonnerez, grand Dieu ! comme il par-

COMMINE

[donne.

Pourquoi chercher celui qui vous fut si fatal ?

NEMOURS

Pou- lui parler en maître au nom de son vassal.

COMMINE

Tout autre eût pu le faire

NEMOURS

Il eût séduit tout autre,

COMMINE

Il est mon souverain, Nemours ; il fut le vôtre.

NEMOURS

Où ; quand j'ai tant pleuré. Mon Dieu ! qu'aurais-je

[fait ?

Au deuil d'un faible enfant des pleurs ont satisfait :

Je suis consolé.

COMMINE

Vous !

NEMOURS

Je vais le voir en face ;

Je vais le voir mourant.

COMMINE
Mais ferme.
NEMOURS

La menace,
Pour en troubler la paix dans son cœur descendra :
Je le connais.

COMMINE
Tremblez !

NEMOURS
C'est lui qui tremblera.

COMMINE

Peut-être.

NEMOURS, *avec emportement.*
Il tremblera. N'eût-il que ce supplice,
Je veux que devant moi son front royal pâlisse.
(Avec douleur.)
Il m'a vu pâlir, lui !

COMMINE
De braver votre roi,
Charle, en vous choisissant, vous a-t-il fait la loi ?

NEMOURS
Charle, en me choisissant, a cru venir lui-même ;
C'est lui qui vient dicter sa volonté suprême ;
C'est lui, mais survivant à toute sa maison ;
C'est lui, mais sans parents, sans patrie et sans nom ;
C'est lui, mais orphelin par le meurtre !

COMMINE
De grâce,
Ecoutez la raison qui vous parle à voix basse.
Tout l'or d'un ennemi ne vous eût point tenté :
J'approuve vos refus ; mais par vous accepté,
Le don d'un vieil ami, d'un sauveur et d'un père,
Ne peut-il désarmer votre juste colère ?
Marie ...

NEMOURS
Ah ! ce doux nom fait tressaillir mon cœur.
Elle ! mon dernier bien, ma compagne, ma sœur !
Pour embellir mes jours le ciel l'avait formée.
Mais c'est un rêve ; heureux, que je l'aurais aimée !

COMMINE
Heureux ! vous pouvez l'être : après tant de combats
D'un effroi mutuel affranchir deux états,

Rapprocher deux rivaux divisés par la haine,
Qu'un intérêt commun l'un vers l'autre ramène,
Non, ce n'est point trahir le plus saint des serments ;
C'est immoler à Dieu vos longs ressentiments ;
C'est remplir un devoir. Cette union chérie,
Qui vous rend à la fois biens, dignités, patrie,
Avec votre devoir peut se concilier.
Cédez : le roi pardonne, et va tout oublier.

NEMOURS
Oublier ! lui ! qu'entends-je ? Oublier ! quoi ? son
[crime,

Ce supplice inconnu, l'échafaud, la victime ?
Quoi ! trois fils à genoux sous l'instrument mortel,
Vêtus de blanc tous trois comme au pied de l'autel ?
On nous avait parés pour cette horrible fête.
Soudain le bruit des pas retentit sur ma tête :
Tous mes membres alors se prirent à trembler ;
Je l'entendis passer, s'arrêter, puis parler.
Il murmura tout bas ses oraisons dernières ;
Puis, prononçant mon nom et ceux de mes deux

[frères :
Pauvres enfants ! dit-il, après qu'il eut prié ;
Puis... plus rien. O moment d'éternelle pitié !
Tendant vers lui mes mains, pour l'embrasser sans

[doute,
Je crus sentir des pleurs y tomber goutte à goutte ;
Les siens... Non, non : ses yeux, éteints dans les dou-
[leurs,
Ses yeux n'en versaient plus, ce n'étaient pas des
[pleurs !...]

COMMINE
Nemours !
NEMOURS
C'était du sang, du sang, celui d'un père !
Oublier ! il le peut, ce roi dont la colère

A pu voir sur mon front jusqu'au dernier moment
Le sang dont je suis né s'épuiser lentement :
Moi ! jamais. C'est folie, ou Dieu le veut, Commine :
Mais, soit folie enfin, soit volonté divine,
Je touche de mes mains, je vois ce qui n'est pas ;
Rien ne se meut dans l'ombre, et moi, j'entends ses
[pas.

Je me soulève encor vers sa mourante image.
Une rosée affreuse inonde mon visage.
Le jour m'éclaire en vain : sur ce vêtement blanc,
Sur mon sein, sur mes bras, du sang ! partout du

[sang]
Dieu le veut, Dieu le veut : non, ce n'est pas folie.
Dieu ne peut oublier, et défend que j'oublie.
Dieu me dit qu'à venger mon père assassiné
Ce baptême de sang m'avait prédestiné.
Ah ! mon père ! mon père !

COMMINE

On vient : de la prudence.
Le dauphin vous attend ; fuyez.

NEMOURS, *se remettant par degrés.*

En leur présence
Vous verrez qu'au besoin je suis maître de moi.
COMMINE, *tandis que Nemours sort par une porte latérale.*

Si je parle, il est mort ; si je me tais...

UN OFFICIER DU CHATEAU, *annonçant.*

Le roi !

SCÈNE VII

COITIER, LE COMTE DE DREUX, LOUIS,
OLIVIER-LE-DAIM, COMMINE, BOURGEOIS,
CHEVALIERS.

LOUIS, *au comte de Dreux.*

Ne vous y jouez pas, comte ; par la croix sainte.
Qu'il me revienne encore un murmure, une plainte.
Je mets la main sur vous, et, mon doute éclairci,
Je vous envoie à Dieu pour obtenir merci.
Le salut de votre âme est le point nécessaire :
Dieu la prenne en pitié ! le corps, c'est mon affaire.
J'y pourvoirai.

LE COMTE DE DREUX

Du moins je demande humblement
Que votre majesté m'écoute un seul moment.

LOUIS

Ah ! mon peuple est à vous ! et roi sans diadème
Vous exigez de lui plus que le roi lui-même !

Mais mon peuple, c'est moi ; mais le dernier d'entre
[eux,
C'est moi ; mais je suis tout ; mais quand j'ai dit :
[Je veux,
On ne peut rien vouloir, passé ce que j'ordonne ;
Et qui touche à mon peuple attende à ma personne.
Vous l'avez fait.

LE COMTE DE DREUX

Croyez...

LOUIS

Ne me dites pas non,
Enrichi des impôts qu'on perçoit en mon nom,
Pour cinq cents écus d'or vous en levez deux mille
Sur d'honnêtes bourgeois, et de ma bonne ville.
(*En les montrant.*)

Gens que j'estime fort, pensant bien, payant bien.
Regardez ce feu roi que vous comptez pour rien ;
Est-il mort ou vivant ? Regardez-moi donc !

LE COMTE DE DREUX, *en tremblant.*

Sire...

LOUIS

Je ne suis pas si mal qu'on se plaît à le dire :
Quelque feu brille encor dans mon œil en courroux ;
Je vis, et le malade est moins pâle que vous.
Quoique vieux, je suis homme à lasser votre attente
Beau sire ; et, moi régnaant, le bon plaisir vous
[tente :

Qui s'en passe l'envie affronte un tel danger,
Que le cœur doit faillir seulement d'y songer.
À moi le droit divin, à moi par héritage,
Il n'appartient qu'à moi de fait et sans partage.
Pour y porter la main, c'est un mets trop royal :
À de plus grands que vous il fut jadis fatal.
J'ai réduit au devoir les vassaux indociles.
Olivier, tu m'as vu dans ces temps difficiles ?

OLIVIER

Oui, sire, et tel encor je vous vois aujourd'hui.

LOUIS

Plus nombreux, ils levaient le front plus haut que
[lui.

La moisson fut sanglante et de noble origine ;
Mais j'ai fauché l'épi si près de la racine,

Chaque fois qu'un d'entre eux contre moi se
 Qu'on cherche en vain la place où la faux a passé [dress
 Elle abattit Nemours : trop rigoureux peut-être
 Je le fus pour l'exemple, et je puis encor l'être
 (*Au comte.*)
 Avez-vous des enfants ?

LE COMTE DE DREUX, *bas à Coitier.*

De grâce...

COITIER

Eh ! chassez-nous,
 Chassez-moi le premier, sire, ou ménagez-vous
 La colère fait mal.

LOUIS

Il est vrai, je m'emporte ;
 Je le peux : je suis bien, très bien ; j'ai la voix forte
 L'aspect de ce saint homme a ranimé mon sang

COITIER

N'ayez donc foi qu'en lui ; mais cet œil menaçant
 Et de tous ces éclats l'inutile bravade
 Ne vont pas mieux, je pense, au chrétien qu'à
 [malade]

LOUIS

Coitier !

COITIER

N'espérez pas m'imposer par ce ton ;
 Vous avez tort.

LOUIS, *avec plus de violence.*

Coitier !

COITIER

Où, tort, et j'ai raison !
 Tenez, le mal est fait, vous changez de visage.

LOUIS

Comment, tu crois ?

COITIER

Sans doute.

LOUIS, *avec douceur.*

Eh bien ! je me ménage

COITIER

Non pas ; souffrez, mourez, si c'est votre désir.

LOUIS

Allons !...

COITIER

Dites : Je veux ; tranchez du bon plaisir.

LOUIS

La paix !

COITIER

Vous êtes roi : pourquoi donc vous contraindre ?
 Mais après, jour de Dieu ! ne venez pas vous plain-
 [dre.]

LOUIS, *à Coitier, en lui prenant la main.*

La paix !

(*Au comte, froidement.*)

Pour vous, rendez ce que vous avez pris :
 Rachetez sous trois jours votre tête à ce prix :
 Autrement, convaincu que vous n'y tenez guère,
 Je la ferai tomber, et cela sans colère.

(*A Coitier.*)

La colère fait mal.

LE COMTE DE DREUX

Je me soumets.

LOUIS, *aux bourgeois.*

Eh bien !

De mon peuple opprimé suis-je un ferme soutien ?
 Sur ce qu'on vous rendra récompensez le zèle
 De messire Olivier, mon serviteur fidèle :
 Cinq cents écus pour lui qui m'a tout dénoncé !

OLIVIER, *avec humilité.*

Sire !

LOUIS

N'en veux-tu pas ?

OLIVIER

Votre arrêt prononcé,

Que justice ait son cours.

LOUIS, *à Coitier.*

Et si ton roi t'en presse,
 N'accepteras-tu rien, toi qui grondes sans cesse ?

COITIER, *avec un reste d'humeur.*

Je n'en ai guère envie, à moins d'être assuré
 Que mon malade enfin se gouverne à mon gré.

LOUIS, *à Coitier.*

D'accord.

(*Aux bourgeois.*)

Deux mille écus ne sont pas une affaire
 Et c'est pour des sujets une bonne œuvre à faire.

Vous les lui compterez, n'est-ce pas, mes enfants !
Il veille jour et nuit sur moi, qui vous défends,
Qui vous rends votre bien, qui vous venge et vous

[*aime*]
Quelque vingt ans encor je compte agir de même.
Je me sens rajeunir, qu'on le sache à Paris ;
En portant ma santé, dites que je guéris ;
Et que vers les Rameaux, vienne un jour favorable.
Chez un de mes bourgeois j'irai m'asseoir à table.
Le ciel vous soit en aide !

(*Au comte.*)
Allez, retirez-vous.

(*Aux chevaliers et aux courtisans.*)
Ce que j'ai dit pour un, je le ferai pour tous.

SCÈNE VIII

COITIER, LOUIS, OLIVIER-LE-DAIM,
COMMINE, CHEVALIERS, COUTISANS

OLIVIER
Sire, les envoyés des cantons helvétiques...

LOUIS
Qu'ils partent !

OLIVIER
Sans vous voir ?
LOUIS

(*Bas à Olivier.*)
Traite avec eux.

OLIVIER, *de même.*
Comment ?

LOUIS
A ton gré ; mais sois prompt.
Donne ce qu'il faudra, promets ce qu'ils voudront.

OLIVIER
Il suffit.

LOUIS, *haut.*
Des égards, et fais-leur bon visage ;
Qu'un splendide banquet les dispose au voyage.
Mes Ecosais et toi, chargez-vous de ce soin.

(*A voix basse.*)
Avec nos vins de France on peut les mener loin ;
Des Suisses, c'est tout dire.

(*A Coitier.*)
Où vas-tu ?

COITIER
De la fête

Je veux prendre ma part.

LOUIS
Va donc leur tenir tête ;
Mais de par tous les saints, Coitier, veille sur toi !

COITIER
Répondez-moi de vous, je vous réponds de moi.
LOUIS, *pendant que Coitier s'éloigne.*

Indulgents pour leurs goûts, sans pitié pour les
[*nôtres,*

Voilà les médecins.

COITIER, *revenant.*
Oui, sire, eux et bien d'autres,
Dont votre majesté cependant fait grand cas,
Qui prêchent l'abstinence et ne l'observent pas.

LOUIS
Va, railleur !

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, *excepté COITIER et OLIVIER-LE-DAIM.*

Marie entre vers le milieu de cette scène.

LOUIS, *s'approchant de Commine.*
Eh bien donc, ce comte ?

COMMINE
Incorruptible.

LOUIS
Erreur !

COMMINE
J'affirme...

LOUIS
Eh non !...
COMMINE
Sire...

LOUIS

C'est impossible

COMMINE

Il repoussait vos dons.

LOUIS

Refus intéressés !

COMMINE

Pour qu'il les acceptât, que faire ?

LOUIS

Offrir assez.

Je traiterai moi-même et serai plus habile,
Qu'il vienne.

COMMINE

Croyez-moi, le voir est inutile.

Ne le recevez pas, sire.

LOUIS

J'aurais grand tort :

Vrai Dieu ! mon bon parent me croirait déjà mort.
Allez chercher le comte.*(Commune sort.)*

SCENE X

MARIE, LOUIS

LOUIS

Ah ! te voilà, Marie !

As-tu fait dans les champs une moisson fleurie ?

MARIE

J'en puis prendre à témoin les buissons d'alentour.
S'il y reste une fleur !...

LOUIS

J'attendais ton retour ;

Parle-moi du saint homme : a-t-il, en ta présence,
De quelque moribond ranimé l'existence ?

Quel miracle as-tu vu ?

MARIE

Pas un sire.

LOUIS

On m'a dit

Qu'il voulait pour moi seul réserver son cré

En fait de guérisons, qu'il n'en demande qu'une,
La mienne ; Dieu ni roi ne veut qu'on l'importune,
Mais va, ma belle enfant, offrir un nouveau don
A la Vierge des bois dont tu portes le nom ;
Je te joindrai bientôt dans son humble chapelle.

MARIE

Je pars, sire.

LOUIS, *lui donnant une chaîne d'or.*

Ah ! tiens, prends ; c'est mon présent.

MARIE

Pour elle ?

LOUIS

Pour toi.

MARIE

Grand merci !

*Elle fait quelques pas pour sortir. Nemours entre avec
le dauphin, Commine, Toison-d'Or et sa suite.*MARIE, *reconnaissant Nemours.*

Ciel !

LOUIS, *qui l'observe.*

Qu'a-t-elle donc ?

(A Marie.)

Sortez !

Sur vos gardes, Tristan ; messieurs, à mes côtés.

(Il va s'asseoir.)

SCENE XI

NEMOURS, TRISTAN, COMMINE, LOUIS, LE
DAUPHIN, TOISON-D'OR, CHEVALIERS
FRANÇAIS et BOURGUIGNONS.NEMOURS, *sur le devant de la scène.*Je sens mon corps trembler d'une horreur convulsive,
C'est lui, c'est lui, mon père ! et Dieu souffre qu'il
[vive !LOUIS, *après avoir parcouru les lettres de créance que
le héraut lui présente à genoux.*Largesse à Toison-d'Or !... Interdit devant nous,
Vous paraissez troublé, comte ; rassurez-vous.

NEMOURS

On pâlit de colère aussi bien que de crainte ;
Et tels sont les griefs dont je viens porter plainte,
Sire, que sur mon front, où vous voyez l'effroi,
La fureur qui m'agite a passé malgré moi.

LOUIS

Ces griefs, quels sont-ils.

NEMOURS

Vous allez les connaître :
Pour très puissant seigneur, le duc Charles, mon
Premier pair du royaume, et prince souverain...
[maître,

LOUIS

Je connais les états dont je suis suzerain ;
Comte, passons aux faits.

NEMOURS

A vous donc, roi de France,
Son frère par le sang, comme par l'alliance,
Moi, venu sur son ordre et parlant en son nom,
J'expose ici les faits pour en avoir raison.
Je me plains qu'au mépris de la foi mutuelle,
Vous avez des Cantons embrassé la querelle.
Prêtant aide et secours à leurs déloyautés,
Vous les protégez, sire ! et quand ces révoltés
Nous jettent fièrement le gage des batailles,
Vous recevez leurs chefs, présents dans ces murailles.

LOUIS, *vivement.*

Je ne les ai pas vus, et ne les verrai pas.
Poursuivez.

NEMOURS

Je me plains que Chabanne et Brancas
Comme à la paix jurée, à l'honneur infidèles,
Ont, la lance à la main, surpris nos citadelles ;
Et, malgré les serments que Louis de Valois,
Que le roi très chrétien a prêtés sur la croix,
Ont, en lâches qu'ils sont, par force et félonie,
Fait prévaloir des droits qu'un traité lui dénie.

LOUIS

S'ils l'ont fait, que le tort leur en soit imputé.
Ils ont agi tous deux contre ma volonté.

NEMOURS

J'en demande une preuve.

LOUIS

Et vous l'aurez.

NEMOURS

Mais prompte,

Mais décisive.

LOUIS

Enfin ?

NEMOURS

Leur châtiment.

LOUIS

Vous, comte !

Quels que soient vos pouvoirs, c'est par trop exiger :
Car je dois les entendre avant de les juger.

NEMOURS, *avec emportement.*

Eh ! sire, dans vos mains la hache toujours prête
A frappé pour bien moins une plus noble tête.

LOUIS, *se levant.*

Laquelle ?

NEMOURS

Dieu le sait ; quand il vous jugera,
Dieu qui condamne aussi vous la présentera.

LOUIS

La vôtre est dans mes mains.

NEMOURS

Et vous la prendrez, sire :

Mais écoutez d'abord ce qu'il me reste à dire.

COMMINE

Comte !...

LOUIS, *qui s'assied.*

Le Téméraire est bien représenté :
Jamais ce nom par lui ne fut mieux mérité :
Convendez-en, messieurs !

(A Nemours.)

Mais achevez.

NEMOURS

Je l'ose,

Quoi qu'il puisse advenir pour mes jours ou ma
[cause.

Soyez donc attentifs, vous leur maître après Dieu,
Vous féaux chevaliers, vous seigneurs de haut lieu,
Dont jamais l'écusson, terni par une injure,
Lui vint-elle du roi, n'en garda la souillure.

Charles, sur les griefs dont cet écrit fait foi,
 Attend et veut justice, ou déclare par moi
 Qu'au nom du bien public et de la France entière,
 Des lions de Bourgogne il reprend la bannière.
 Pour tout duché, comté, fief ou droit féodal,
 Qu'il tient de la couronne à titre de vassal,
 De l'hommage envers vous lui-même il se relève ;
 Et sa foi qu'il renie, il la rompt par le glaive.
 Il s'érige en vengeur du présent, du passé,
 Du sang des nobles pairs traîtreusement versé ;
 Devant Dieu contre vous et vos arrêts injustes,
 Se fait le champion de leurs ombres augustes,
 Les évoque à son aide ; et comme chevalier,
 Comme pair, comme prince, en combat singulier,
 Au jugement du ciel pour ses droits se confie ;
 Sur quoi, voici son gage, et ce gant vous défie !
 Qui le relève ?

LE DAUPHIN, *qui s'élançe et le ramasse.*

Moi, pour Valois et les lis !

TOUS LES CHEVALIERS

Moi, moi, sire !

LOUIS, *qui s'est levé.*

Vous tous ! lui le premier, mon fils !

Mon fils, si jeune encore, et son bras les devance :
 Bien, Charles !... Pâque-Dieu ! c'est un enfant de
 [France !]

LE DAUPHIN, *attendri.*

Mon père !...

LOUIS, *froidement.*

Assez ! assez !

(*Au héraut.*)

Prends ce gant, Toison-d'Or.

(*Montrant le dauphin.*)

Froissé par cette main, il est plus noble encor.

(*A Nemours.*)

Vous à qui je le rends, bénissez ma clémence :
 Si je ne pardonnais un acte de démence,
 Quand ce gage en tombant m'insultait aujourd'hui,
 Votre tête à mes pieds fût tombée avec lui.
 J'estime la valeur, et j'excuse l'audace.

(*Aux chevaliers.*)

Que nul de vous, messieurs, ne soit juste à ma place !

C'est le roi qu'on outrage, et je laisse à juger
 Si je me venge en roi de qui m'ose outrager.

(*A Nemours.*)

Je garde cet écrit ; nous le lirons ensemble,
 Comte ; ce jour permet qu'un lieu saint nous rassem-
 [ble ;

Nous nous y reverrons en amis, en chrétiens,
 Et j'oublierai vos torts pour m'occuper des miens.

NEMOURS, *en sortant.*

J'ai fait mon devoir, sire, et j'aurai le courage,
 Fût-ce au prix de mes jours, d'achever mon ouvrage.
 LOUIS, *qui fait signe à tout le monde de se retirer, et à*
Tristan d'attendre au fond.

Commune, demeurez !

SCÈNE XII

TRISTAN, *au fond*, LOUIS, COMMINE.

COMMINE

Que ne m'avez-vous cru,

Sire ? devant vos yeux il n'aurait point paru.

LOUIS

Je ne hais pas les gens que la colère enflamme :
 On sait mieux et plus tôt tout ce qu'ils ont dans
 [l'âme.

Il faut rassurer Charle en signant ce traité ;

J'entrevois qu'il se perd par sa témérité ;

Son digne lieutenant, Campo-Basso, qu'il aime,

Se vendrait au besoin et le vendrait lui-même :

Pour trahir à propos il n'a pas son égal.

L'orgueil de mon cousin doit le mener à mal ;

Et si, comme à Morat, le ciel veut qu'il l'expie,

L'arrêter en chemin serait une œuvre impie.

(*Après une pause.*)

Mais mon fils...

COMMINE

Que d'espoir dans sa jeune valeur !

Digne appui de son père, avec quelle chaleur

Il s'armaît pour venger une cause si belle !

LOUIS

Il serait dangereux s'il devenait rebelle.

Quoi ! sire...

COMMINE

LOUIS

Je m'entends, et par moi-même enfin,
Je sais contre son roi ce que peut un dauphin !
Mais, dites-moi, ce comte, il connaît votre fille ?

COMMINE, *étonné.*

Lui !

LOUIS, *vivement.*

Répondez.

COMMINE, *avec embarras.*

J'ai su qu'admis dans ma famille...

J'étais en France.

LOUIS

Après ?

COMMINE

J'ai su confusément

Qu'il la vit.

LOUIS

Qu'il l'aima ? Parlez-moi franchement.

COMMINE

Le comte à sa beauté ne fut pas insensible.

LOUIS

Il l'aime, et vous croyez qu'il est incorruptible !...
Renfermez-vous chez moi ; sur ma table en partant,
J'ai préparé pour vous un travail important.

COMMINE

Ne vous suivrai-je pas ?

LOUIS

Non : montrez-moi du zèle,

Mais ici même ; allez !

(Pendant que Commine s'éloigne.)

J'en saurai plus par elle.

SCÈNE XIII

TRISTAN, LOUIS

LOUIS

Viens !

TRISTAN

Me voici !

LOUIS

Plus près.

TRISTAN

Là, sire ?

LOUIS

Encore un pas.

TRISTAN

J'écouterai des yeux, vous pouvez parler bas,

LOUIS

Eh bien ! de ce vassal j'ai pardonné l'outrage.

TRISTAN

Vous l'avez dit.

LOUIS

C'est vrai.

TRISTAN

J'en conclus que c'est sage.

LOUIS

Je traite avec lui.

TRISTAN

Vous !

LOUIS

Ce mot te surprend ?

TRISTAN

Non :

Quoi que fasse mon maître, il a toujours raison.

LOUIS

Pourtant à mon cousin si l'avenir réserve
Un revers décisif... que le ciel l'en préserve !

TRISTAN

Moi, le vœu que je fais, c'est qu'il n'y manque rien.

LOUIS

Tu n'es pas bon, Tristan ; ton vœu n'est pas chrétien.

Mais si Dieu l'accomplit, tout change alors.

TRISTAN

Sans doute.

LOUIS

Laisser aux mains du comte un traité qui me coûte,
Est-ce prudent ?

TRISTAN

Tous deux sont à votre merci.

LOUIS
Respect au droit des gens ! Non pas : non, rien ici.

TRISTAN
Comment anéantir un acte qu'il emporte ?

LOUIS
Je lui donne au départ une brillante escorte.

TRISTAN
Pour lui faire honneur.

LOUIS
Oui ; moi, son hôte et seigneur,
Comme tu dis, Tristan, je veux lui faire honneur.

TRISTAN
Qui doit la commander ?

LOUIS
Toi, jusqu'à la frontière.

Ah ! moi.

LOUIS
Compose-la.

TRISTAN
Comment ?

LOUIS
A ta manière.

TRISTAN
D'hommes que je connais ?

LOUIS
D'accord.

TRISTAN
Intelligents ?

LOUIS
D'hommes à toi.

TRISTAN
Nombreux ?

LOUIS
Plus nombreux que ses
[gens :

Pour lui faire honneur.

TRISTAN
Certe.

LOUIS
Et qui sait ? Mais
[écoute :

C'est l'Angelus ?

TRISTAN
Oui, sire.

(Louis retire son chapeau pour faire une prière, et
Tristan l'imité.

LOUIS, se rapprochant de Tristan après avoir prié.
Et qui sait ? sur la route...

Il est fier.

TRISTAN
Arrogant.

LOUIS
Dans un bois écarté,
Par les siens ou par lui tu peux être insulté !

TRISTAN
Je le suis.

LOUIS
Défends-toi.

TRISTAN
Comptez sur moi.

LOUIS
J'y compte.

Tu reprends le traité.

TRISTAN
C'est fait.

LOUIS
Bien !

TRISTAN
Mais le comte ?

LOUIS
Tu ne me comprends pas.

TRISTAN
Il faut donc.

LOUIS
Tu souris ;
Adieu, compère, adieu ; tu comprends,

TRISTAN
J'ai compris.